

Georges Boudarel, exemple type de la subversion catholique

Conférence donnée par Yves Daoudal à l'université d'été de Chrétienté-Solidarité, à Saint-Jacques de Compostelle, en 2002.

Séminariste	40
L'apprentissage de l'inversion	42
Camp 113 : l'application de la doctrine	43
La confession et la conversion	46
Le patronage	50
Boudarel et le CCFD	53
Le renversement	55

Quand on parle de la subversion de l'Eglise, on pense au concile Vatican II, à l'esprit du concile, aux conséquences de telle ou telle orientation conciliaire, etc. La cristallisation de la résistance des traditionalistes autour de Mgr Lefebvre, le conflit entre Mgr Lefebvre et Rome, tout cela a fait parfois perdre de vue que la subversion était déjà dans l'Eglise, et que toutes les dérives post-conciliaires ne sont pas nées du concile, même si le fameux esprit du concile, et certains textes de ce concile, ont pu avoir un effet d'accélérateur, et d'ouvertures de vannes que le saint-siège tentait jusque là de verrouiller.

Quand on pense à cette dérive d'avant le concile, on pense aux années 50, qui ont été marquées notamment par la question des prêtres ouvriers, ou par nombre d'expériences liturgiques qui préfiguraient, anticipaient, la destruction officielle de la liturgie traditionnelle. Mais en réalité le ver était dans le fruit depuis bien plus longtemps, et avant la guerre déjà la subversion faisait des ravages.

Vous allez me dire, mais qu'est-ce qu'il raconte là, il devait nous parler de Boudarel, et voilà qu'il nous parle du concile, de l'avant concile, de l'avant avant concile d'avant-guerre... Il va remonter jusqu'où comme cela, et où est Boudarel là-dedans ? Eh bien c'est que le cas Boudarel illustre précisément ce que je suis en train de dire. Il illustre la subversion la plus radicale du christianisme, à partir de ce qui se passait dans l'Eglise d'avant-guerre.

Boudarel est l'exemple chimiquement pur de la subversion catholique, du renversement du christianisme dans le plus exact anti-christianisme : le communisme marxiste-léniniste stalinien. Boudarel est l'exemple le plus clair de ce renversement, comme le reflet d'un paysage dans l'eau. Le reflet donne une image inversée du paysage réel. La différence entre le reflet du paysage dans l'eau et le reflet inversé du christianisme dans le communisme, c'est que le reflet du paysage est très beau, alors que le reflet du paradis que donne le communisme, c'est l'enfer.

Séminariste

Georges Boudarel est né le 21 novembre 1926, à Saint-Etienne, dans une famille catholique. Il fait ses études à l'Institution Notre-Dame de Valbenoîte, des frères maristes, près de l'église paroissiale. Il fut le premier, dit-il dans son autobiographie, à dire qu'il voulait faire du latin pour terminer ses études secondaires en philo et non en "maths éléms", et il était le seul de sa classe à vouloir "devenir curé". C'est lui-même qui souligne cela dans son autobiographie. Le jeune Boudarel était l'élève le plus pieux de sa classe, au point de vouloir devenir prêtre, et d'en prendre le chemin en choisissant la filière qui lui permet de faire du latin.

Nous sommes à ce moment-là sous l'occupation. Arrive chez les maristes un professeur laïc du collège des jésuites d'Avignon, qui n'hésite pas à vilipender le maréchal Pétain pendant ses cours, et qui prône devant les élèves ce que Boudarel définit comme un "socialisme chrétien radical". Ce professeur va créer une section de la JEC. La JEC, c'est la Jeunesse étudiante chrétienne, qui a eu la même évolution progressiste et cryptocommuniste que la JOC, la Jeunesse dite ouvrière dite chrétienne. On voit là que cette évolution n'est pas récente, et que déjà au début des années 40, et donc dans les années précédentes, puisque ce professeur sévissait déjà avant la guerre, la JEC faisait la promotion d'une subversion socialiste radicale. A cette même époque, Georges Boudarel passe un trimestre en interne au collège des jésuites de Saint-Chamond. Et là, un prêtre qui s'affirme ouvertement socialiste apprend aux élèves des chants « d'allure aussi chrétienne que révolutionnaire sur des rythmes modernes », selon l'expression de Boudarel. L'un de ces chants est tout simplement *L'Internationale*, le chant de la haine révolutionnaire. Boudarel découvre *L'Internationale* à l'école des jésuites, et apprend par cœur ce chant qu'on lui montre comme d'inspiration chrétienne. Il devient en même temps un militant de la JEC, et bien entendu son aumônier de la JEC, qui est un vicaire de sa paroisse, a exactement la même orientation. On est déjà là au cœur de la subversion du christianisme :

L'Internationale, c'est une parodie inversée des béatitudes et de la rédemption. Le salut ne vient pas de Dieu mais de l'homme, il ne se trouve pas dans l'obéissance mais dans la révolte, il est universel par la révolution sociale mondiale et non par l'universalité spirituelle de l'Eglise.

En octobre 1943, Georges Boudarel, qui veut toujours devenir prêtre, entre au grand séminaire de Francheville, près de Lyon. Là, il découvre avec émotion, comme il le dit dans son autobiographie, « toute la splendeur du grégorien dans les offices de la Semaine sainte »... Mais son directeur spirituel, qui n'est ni un aumônier de la JEC ni un jésuite de Saint-Chamond, est troublé par le discours politique du séminariste. Au bout de longues discussions, il finit par le convaincre de réfléchir pendant deux ou trois ans, et de revenir quand il aura fait le point sur sa vocation... A la rentrée suivante, Boudarel se fait professeur de sixième au collège dont il avait été l'élève. Six mois plus tard, il **décide de perdre la foi**. Ce n'est pas moi qui le dit. C'est lui qui l'écrit noir sur blanc dans son autobiographie : *Je décidai de perdre la foi*. L'expression en dit long sur la structure psychologique du personnage. Et sur la subversion de la volonté. Mais cela ne l'empêche pas, à la rentrée suivante, de prendre un poste de professeur-surveillant au collège des Frères des écoles chrétiennes de Fourvières. Ce sera toutefois sa dernière année scolaire dans une école catholique. En 1946, il devient pion au lycée de Bourg-en-Bresse. 1946, c'est l'année qui commence par l'arrivée de communistes au gouvernement, et qui finit par le déclenchement de la guerre d'Indochine... C'est précisément cette année-là que Georges Boudarel prend sa carte du parti communiste. Il a vingt ans. A la rentrée suivante, il est nommé au lycée du Parc à Lyon, et devient un militant communiste actif.

C'est alors qu'il se rend au bureau colonial du parti communiste, à Paris, et qu'il est envoyé en Indochine, comme militant clandestin, c'est-à-dire sans sa carte du parti, et avec pour consigne d'observer « prudence, silence et circonspection ».

A Saïgon, il s'installe dans la somptueuse villa du capitaine du port, qui est le mentor du soi-disant Groupe culturel marxiste, paravent transparent de la subversion communiste locale. Puis il sera plus ou moins professeur ici ou là, ne suivant guère, du reste, la consigne de "prudence, silence et circonspection", car il se fait remarquer partout pour ses idées communistes (au cours d'une séance de dédicaces dans une librairie j'ai rencontré un de ses anciens élèves qui s'en souvient encore), son absentéisme, sa propension aux plaisirs les plus divers et déviants comme « l'opium, l'alcool, les prostituées, les girons », selon sa propre expression. Les autorités françaises ne tardent pas à le fichier comme « membre PCF, opiomane, sans

moralité ». C'est en quelque sorte sa façon d'enterrer sa vie de garçon, ou plutôt de séminariste, avant de devenir un implacable apparatchik.

L'apprentissage de l'inversion

A la fin de 1950, Boudarel rejoint les maquis communistes du Viêt-minh. Il y est reçu comme un héros (la radio du Viêt-minh le présente comme un professeur d'université qui a abandonné sa chaire à Saïgon, pas moins), et il va se livrer, par le biais de la radio clandestine du Viêt-minh, dont il va devenir éditorialiste, et par la rédaction de tracts, à une intense activité antifrançaise. Il peut alors réciter en permanence les clichés communistes de la lutte du camp de la paix contre l'impérialisme, appeler les étudiants à la rébellion, les soldats à la désertion et au sabotage. Dans le même temps, il va approfondir sa connaissance du marxisme-léninisme pratique. Et tout particulièrement en ce que le marxisme-léninisme est une inversion du christianisme, comme il le montrera au camp 113. Il existe un absolu, c'est la doctrine communiste, qui fera le bonheur du genre humain. Le parti communiste est infaillible. On lui doit une totale obéissance. Le commissaire politique est là pour définir la voie droite. Celui qui s'en écarte doit se soumettre à la critique et faire son autocritique afin de reconnaître publiquement qu'il s'est trompé et de prendre l'engagement de ne plus recommencer.

L'ancien séminariste qui a décidé de perdre la foi n'est évidemment pas dépaycé. L'inversion est parfaite. Une doctrine, un dogme intangible, qui conduit au bonheur. Un magistère infaillible. Un clergé qui dirige les fidèles. La désobéissance et la transgression qui sont des péchés dont on doit se confesser. Je confesse devant mes frères, n'est-ce pas, dit-on dans la nouvelle liturgie. C'est ce que Boudarel mettra en œuvre au camp 113, avec le plus grand zèle. Jusqu'à ce que mort s'en suive à défaut de pouvoir mettre dans le droit chemin des soldats français irrécupérables.

En juin 1952, Boudarel est nommé commissaire politique par le Viêtminh. Il est envoyé dans le Nord, où il sera chargé, écrit-il sans sourciller, de « faire de la propagande en faveur de la paix et du rapatriement du corps expéditionnaire auprès des prisonniers de guerre français que le Viêt-minh entendait libérer unilatéralement pour faciliter la fin des hostilités ». La propagande, il la fera, certes, jusqu'au lavage de cerveau, jusqu'à la suppression de toute dignité humaine, sur de pauvres hères qui seront en effet libérés unilatéralement, mais par la mort la plus horrible.

Vers la fin de son long voyage, à pied, vers le camp 113, Boudarel arrive à Tan Hoa, et apprenant que l'évêque du lieu est un Européen, il lui rend visite. Dans son

autobiographie, Boudarel décrit cette visite de façon ignoble, dans le plus pur style de la caricature soviétique. Il rencontre un riche prélat, qui se pavane dans son palais, insensible aux malheurs du peuple vietnamien. En réalité, cet évêque, un Belge, Mgr de Cooman, est quasiment en résidence surveillée dans son évêché, sans la moindre marge de manœuvre, soumis aux attaques permanentes de la presse communiste, et il est dans la région le dernier prêtre européen qui n'a pas encore été expulsé. Ce qui est intéressant est que Mgr de Cooman réussit à faire passer une lettre à un confrère, où il traite de divers problèmes, et relate la visite de Boudarel. On a connaissance de cette lettre parce que le destinataire l'a évidemment aussitôt transmise aux autorités françaises. Et l'on voit là que Boudarel était un parfait apparatchik, sachant habilement faire diversion. Car Mgr de Cooman écrit que Boudarel lui a confié qu'il se rendait en Russie. Et l'on retrouvera cela dans plusieurs rapports des autorités françaises (dont certains concluront, quelques mois plus tard, que Boudarel se trouve sans doute en Russie). Alors que Boudarel va, quelques jours après sa visite à Mgr de Cooman, prendre la direction idéologique du camp 113. Mais ce qui nous intéresse dans la lettre de Mgr de Cooman, c'est qu'il décrit explicitement Boudarel comme quelqu'un qui « raisonne avec calme » et ne « donne pas l'impression d'être un fanatique ». Boudarel n'est pas un énergumène excité, ce n'est pas un pervers fébrile, c'est un authentique apparatchik à sang froid. Ce qu'il va faire au camp 113, c'est en application rigoureuse et systématique d'une ligne idéologique qui ne souffre aucun compromis, aucun sentiment humain.

On remarquera au passage, et ce n'est pas sans importance, qu'avant de prendre ses fonctions au camp 113, Boudarel rencontre le représentant du parti communiste français auprès du gouvernement rebelle vietminh. C'est le représentant du parti communiste français qui lui donne sa feuille de route, qui lui explique ce qu'il devra faire. Boudarel est nommé par le Viêt-minh mais ce sont les instructions du parti communiste français qu'il suivra, comme il les a toujours suivies, alors qu'il prétend avoir toujours agi de sa propre initiative. Il est difficile de dire ce qui relève des instructions du PCF et ce qui relève de la personnalité de Boudarel dans les atrocités du camp 113. Mais ce qui est indéniable est que le camp 113 fut de loin le pire des camps de prisonniers français au Viêt-nam, et de loin.

Camp 113 : l'application de la doctrine

Début février 1953, les prisonniers du camp 113 voient arriver Boudarel. Ils le décrivent comme un homme sec, de belle prestance, intellectuel à lunettes, qui paraît

venir des pays de l'Est. C'est tout dire. Il leur annonce qu'il a pour mission de corriger leurs erreurs passées et de les rééduquer politiquement pour qu'ils deviennent des futurs combattants de la paix pour le Viêt-nam. Il leur dit aussi qu'il a la charge de faire d'eux des hommes nouveaux. Car c'est là aussi un aspect important de la propagande communiste, dans son aspect d'inversion de la doctrine catholique. Le communisme doit construire un homme nouveau. C'est la même expression que celle de saint Paul. Sauf que l'homme nouveau selon saint Paul est celui qui se dépouille de sa vie de péché pour s'épanouir dans la liberté des enfants de Dieu, tandis que l'homme nouveau du communisme est celui que l'on coupe de ses racines traditionnelles pour le jeter dans l'esclavage du parti.

Mais il s'agit bien, aussi, d'une conversion. En accueillant, si l'on peut dire, de nouveaux prisonniers, Boudarel leur disait :

— Je suis votre commissaire politique. Ma mission est de vous rééduquer. Vous n'êtes pas des prisonniers de guerre mais des criminels politiques, des agents de l'impérialisme à la solde des Américains. Votre situation est sans espoir, à moins d'une **conversion complète** — c'est l'expression qu'il emploie — et une adhésion totale à la politique de paix et d'amitié entre les peuples du président Hô Chi Minh.

La doctrine catholique est fondée sur la communion. Par inversion, la doctrine communiste est fondée sur la division. C'est le matérialisme dialectique, la lutte des classes, etc. Et l'une des techniques de "rééducation" marxiste-léniniste est la division des hommes entre eux. Ce qui se fait dans les séances quotidiennes d'autocritique et de critique, où les prisonniers doivent s'accuser de tout et de n'importe quoi, et doivent s'accuser *entre eux*, en ces parodies lénino-staliniennes de confessions et de procès qui seraient dérisoires, au milieu de la brousse, si elles étaient imposées à des gens en bonne santé physique et morale, mais qui sont particulièrement destructrices (voire mortelles) chez des êtres malades et portés au désespoir, et qui, au fil des semaines et des mois, perdent tout repère.

Toute distinction est susceptible d'opérer cette division, donc de susciter des oppositions dont le maître du jeu tirera profit. Distinction entre les grades militaires (bien qu'ils soient prétendument abolis dans les camps), entre les armes, entre les groupes, sans oublier les inimitiés personnelles immédiatement repérées. Boudarel n'hésitera pas même à effectuer des divisions ethniques, à inciter au racisme. Un prisonnier algérien a ensuite témoigné : « Boudarel a fait un tri au sein des prisonniers, créant trois catégories : les blancs, les tirailleurs africains, et les Maghrébins. » Et un

autre de préciser : « A toute altercation avec un prisonnier d'une autre race, Boudarel intervenait ou faisait intervenir, et jamais l'Européen n'avait raison. C'était un principe de cet homme. »

Au camp 113, la malnutrition constante, le travail permanent et harassant, qu'aggravaient encore les "campagnes d'émulation" à la mode soviétique, étaient destinés à briser physiquement les prisonniers, à casser le vieil homme modelé par le capitalisme, afin de le rendre réceptif à la rédemption communiste. Et les séances de critique et d'autocritique étaient destinées à briser psychologiquement les prisonniers, afin que par les cours politiques ils accèdent à la conscience de l'humanité nouvelle, sur la route de la paix entre les peuples et du bonheur universel par le socialisme.

Les "cours politiques" étaient la grande œuvre de Boudarel. Dans les autres camps viêtminh, le commissaire politique n'apparaissait que le soir, et encore pas toujours, pour débiter sa propagande et conduire les séances de critique et d'autocritique. Mais Boudarel était bien plus fanatique que les plus fanatiques commissaires politiques vietnamiens. La séance du soir pouvait être interminable. L'un des rescapés dira : « Pendant les heures où nous aurions pu nous reposer, Boudarel continuait à essayer de perdre nos âmes. ». Et il y avait souvent d'autres séances dans la journée, celle du matin pour ceux qui n'avaient plus la force d'accomplir les corvées, et auxquels Boudarel infligeait ainsi une torture supplémentaire, et des séances impromptues dues à tel ou tel événement qui méritait un discours idéologique ou une leçon de morale marxiste-léniniste : le moindre incident donnait lieu à une séance de critique et d'autocritique.

Les prisonniers étaient rassemblés dans la cour centrale. Ils savaient qu'ils avaient intérêt à se rendre à ces séances, car Boudarel faisait miroiter en permanence le mirage de la libération anticipée pour bonne conduite. De toute façon, les récalcitrants (plus malades que récalcitrants) se faisaient sortir des paillotes à coup de crosse ou de bâton par les bo-doï, et parfois les grabataires étaient tirés par une jambe jusqu'à ce qu'ils tombent de leur bat-flanc, à charge pour les camarades valides de le porter jusqu'à la cour.

Ils se retrouvaient donc dans la cour centrale, assis sur les bancs, pour ceux qui trouvaient de la place, ou debout, ou assis par terre, tous en rang devant l'estrade où officiait Boudarel accompagné du surveillant général. Claude Baylé, qui a passé huit longs mois au camp 113, décrit dans son livre l'immuable scène : « La plupart des hommes sont en haillons. Certains, en guise de chemise, n'ont plus qu'un vieux sac de

jute tout effiloché, attaché par un bout de liane. D'autres, maigres, le visage terreux, les yeux fiévreux, avancent en titubant, enveloppés dans une couverture effrangée et souillée. Debout, sur ce qui veut être une scène, Boudarel assiste radieux à l'arrivée des détenus. Il a un œil de connaisseur : il jauge ses victimes, contemple les dégâts, mesure le degré de délabrement de captifs apparemment résignés, contraints et forcés de venir là, au centre de l'esplanade, absorber leur drogue quotidienne, la leçon de marxisme. »

La confession et la conversion

Le dessein du commissaire politique est d'obtenir que les soldats français soient convaincus de leurs multiples crimes et du caractère criminel de leur mission en Indochine, et qu'ils rejoignent le "camp de la paix".

Le schéma est simple, et toujours identique, même si Boudarel met davantage l'accent sur tel ou tel point selon son humeur du jour.

« Vous êtes des assassins, des violeurs, des pillards. Vous êtes des mercenaires à la solde du capitalisme, des laquais du colonialisme, des oppresseurs d'un peuple qui a le droit à la liberté. Vous êtes des criminels de guerre et de droit commun. Vous méritez tous la mort. Vous ne méritez pas que le peuple vietnamien vous nourrisse. Vous n'êtes en vie que grâce à la clémence du président Hô Chi Minh et du peuple vietnamien. Grâce à cette politique de clémence, vous pourrez rentrer chez vous. A condition que vous reconnaissiez vos crimes, que vous rejetiez les erreurs du capitalisme et du colonialisme, et que vous compreniez quel est le combat du camp de la paix, de la liberté et du socialisme selon les principes du président Hô Chi Minh. Vous êtes des hommes égarés. Vous devez être remis sur le droit chemin, rééduqués, afin de devenir des hommes nouveaux, serviteurs de la paix et de la liberté des peuples », etc.

N'est-ce pas que le séminariste est devenu un bon prédicateur communiste ? On remarque ici quelque chose de nouveau, par rapport à ce que j'ai dit jusqu'ici. Et c'est une spécialité du communisme vietnamien, que l'ancien séminariste fait sienne aussitôt : la **clémence** du président Hô Chi Minh, sa politique de clémence. Terrifiante, mensongère et diabolique contrefaçon de la miséricorde divine. Le président Hô Chi Minh vous pardonnera si vous confessez vos erreurs et si vous devenez de bons communistes...

Et les prisonniers devaient apprendre la leçon, sans cesse répétée. « Si vous êtes encore en vie c'est que le président Hô Chi Minh le veut bien. Si vous êtes prisonniers, c'est parce que les capitalistes ont fait de vous des soldats assassins. Si vous mangez, c'est grâce au Parti communiste du peuple vietnamien. Si vous êtes malades et que certains meurent, c'est parce que la France a privé le Viêt-nam de médicaments... »

Et Boudarel dénonçait le capitalisme et la démocratie bourgeoise qui oppriment le peuple, et l'impérialisme sanguinaire des Américains dont les colonialistes français sont les valets, et le gouvernement fantoche du traître Bao-Dai, "empereur de boîtes de nuit", etc.

Puis, dans un contraste saisissant, d'un manichéisme aussi spectaculaire que primaire, il vantait les mérites du socialisme, l'œuvre grandiose du camarade Staline, la marche radieuse des peuples d'URSS et des pays de l'Est vers le bonheur communiste, la vie et l'œuvre exceptionnelles du président Hô Chi Minh, le légitime combat de l'héroïque peuple vietnamien, etc.

On apprenait là que les poules soviétiques pondent tous les jours, que les vaches soviétiques font 60 litres de lait par jour, que les savants soviétiques ont créé 200 000 espèces végétales et des moutons à la toison naturellement colorée, que l'industrie soviétique est florissante et en plein essor, grâce notamment à l'énergie nucléaire utilisée de façon strictement pacifique, que l'ouvrier soviétique a le pain gratuit, et un mois de congé payé qu'il peut passer dans une station de repos où il se rend en avion, etc.

Avec le même souci du contraste évocateur et éducatif, agrémenté d'un inqualifiable cynisme, il ne craignait pas d'opposer, à la souffrance des détenus emprisonnés dans les geôles capitalistes, la situation « en pleine nature, avec totale liberté d'action », des prisonniers du camp 113...

Et cela continuait interminablement, sur le camp de la guerre et le camp de la paix, sur l'amitié entre les peuples de France et d'Indochine qui sera plus forte que l'injuste guerre, et Boudarel parlait de la guerre de Corée, affirmant sans frémir que c'était le Sud qui avait attaqué le Nord et que les Américains utilisaient des armes bactériologiques, et Boudarel faisait un cours sur la Révolution française, et Boudarel faisait un cours sur la Commune de Paris, et Boudarel soulignait, devant les prisonniers qu'il faisait crever, « le droit de tous au bonheur »...

Rien ne pouvait interrompre Boudarel. Pas même la mort d'un homme. Un ancien prisonnier racontera : « Un soir, la pluie tombant assez fort, la conférence politique eut lieu dans une cagna. Je me suis trouvé auprès d'un grand para (1,85 m) mais qui ne devait guère peser plus de 40 kg. Il était allongé sur le bat-flanc. Je voyais bien qu'il était perdu. La conférence se terminait par *L'Internationale*, mais il m'était devenu impossible de détacher mes yeux de ce grand garçon et de chanter. Boudarel me vit, m'en fit la remarque, et bien que de la main je lui désignai mon camarade, il détourna la tête mais ne fit pas pour cela arrêter le chant et lever la séance. »

Car chaque cour politique se terminait en effet par *L'Internationale*, chantée poing levé, précédée de l'hymne à Hô Chi Minh, qu'il fallait apprendre par cœur, et des slogans rituels : longue vie à Hô Chi Minh, à Giap, au Viêt-minh.

Puis il y avait le travail idéologique en groupe. Chaque groupe était censé réfléchir à un thème du discours et élaborer une synthèse des réflexions. En fait les membres du groupe se contentaient généralement de décider qui allait être le porte-parole qui allait répéter ce que Boudarel venait de dire, et l'on parlait d'autre chose... Alors ces hommes malades et harassés se réunissaient de nouveau dans la cour, et chaque porte-parole de groupe allait sur l'estrade faire semblant de condamner les crimes de l'Armée française, du capitalisme et du colonialisme, et chanter les louanges d'Hô Chi Minh et du socialisme...

Mais **tous** les hommes étaient fortement incités à monter sur l'estrade, où ils avaient prétendument le droit de dire ce qu'ils voulaient, pour faire avancer le débat, car Boudarel prétendait qu'il y eût des « discussions sincères »... Celui qui récitait la leçon de façon convaincante était aussitôt montré en exemple, comme témoin d'une évolution constructive. Mais alors il était encouragé à parfaire son adhésion, et à émettre des propositions concrètes d'action : et c'était une nouvelle épreuve psychologique, une nouvelle torture mentale.

Le procédé n'était pas toujours sans effet. Ces séances avaient lieu au moment où les hommes, déjà terriblement affaiblis, démoralisés, privés de leurs chefs et de tout contact avec leurs familles, étaient épuisés par les corvées du jour. « A la longue, dira un ancien prisonnier, certains d'entre nous y ont trouvé matière à réflexion et ils ont même fini par croire qu'ils étaient des criminels de guerre, des assassins. »

En dehors de cette sinistre farce de la critique du système capitaliste et colonialiste, il y avait la critique-autocritique. Bien plus pernicieuse. Car alors il fallait dénoncer ceux qui s'étaient rendu coupables de négligence, de la moindre faute dans la misérable

survie quotidienne, et se dénoncer soi-même. Dans les groupes de camarades soudés par une solidarité sans faille, c'était sans autre conséquence qu'une nouvelle humiliation et une nouvelle fatigue : chacun s'accusait à tour de rôle de fautes qu'il n'avait pas commises, de manquements ridicules, de sa "mauvaise volonté", du plus petit... péché véniel, et accusait son voisin avec l'accord de celui-ci. Le "bon" était récompensé par une feuille de tabac ou une banane, le "méchant" se voyait conspuer...

Mais il y avait quelques prisonniers qui étaient des mouchards de Boudarel, et peu à peu le lavage de cerveau intensif, sur des hommes affaiblis et démoralisés, produisait quelques effets. Au point d'en arriver à de véritables phénomènes de délation, avec les conséquences qu'on imagine dans les relations entre les hommes. Ce qui était voulu, bien entendu, car tout ce qui peut diviser les hommes est bon pour tenir plus facilement le camp. Et Boudarel notait soigneusement sur son calepin l'évolution des uns et des autres. Cela se terminait également par une réunion générale, où les plus méritants recevaient les félicitations et une promesse de clémence renouvelée du président Hô Chi Minh, et les coupables une admonestation ou une punition. D'un côté la grâce, de l'autre la pénitence...

Le fanatisme de Boudarel faisait que personne ne devait échapper à sa rééducation idéologique. Et si quelqu'un avait de bonnes raisons de ne pas assister à un "cours", eh bien il poussait le zèle jusqu'à lui faire un cours particulier. Une de ses anciennes victimes témoignera : « J'avais pour travail principal un emploi aux cuisines. Un jour, Boudarel, lors d'une réunion d'autocritique, m'a interpellé, me demandant pourquoi je ne participais pas plus activement à ces réunions. Je lui ai expliqué que, vu mon emploi, je n'assistais pas aux réunions du matin et que de ce fait je possédais moins d'informations que mes collègues. Dès le lendemain Boudarel venait nous voir aux cuisines et nous faisait personnellement son cours pour pallier ce manque antérieur. Ce cours aux cuisines a été permanent par la suite. »

Il y avait aussi carrément les campagnes de dénonciation de crimes. Particulièrement écœurantes. Selon le principe constamment martelé que tous les prisonniers étaient des criminels, puisqu'ils étaient tous des soldats de l'armée impérialiste responsable du martyre du peuple vietnamien. Boudarel avait une image pour cela : tout homme qui sort d'un marécage est aussi sale que les autres. Dans le plus pur style des procès staliniens, ils étaient contraints de s'accuser de crimes dont Boudarel savait qu'ils ne les avaient pas commis. « Chacun devait s'accuser d'un maximum de crimes, explique un rescapé : avoir incendié des villages, tué plein de vieillards, violé toutes les femmes

de tous âges. Il fallait aussi dénoncer les crimes que nous “avons vu” commettre. Cela consistait à nous faire affirmer sur le podium central, devant tous, des faits inexistant, dont certains étaient repris en saynètes pour l’édification de tous. Il fallait avouer et se repentir. Cette fiction d’aveux et de repentirs avait un caractère hallucinant. »

Cette fiction d’aveux et de repentirs : c’est la perversion la plus totale de la confession catholique des péchés. Ici la confession est obligatoire et publique, et il s’agit de confesser des péchés que l’on n’a pas commis.

Certains, parmi les nouveaux, essayaient de se rebiffer. Non seulement ils n’avaient commis aucun crime, mais ils avaient aidé la population, ils apportaient du sel, des médicaments, ils soignaient les malades, ils enseignaient les enfants. La réponse de Boudarel ne se faisait pas attendre : « Alors vous étiez les meilleurs agents du colonialisme, car vous aidiez efficacement à la politique de ralliement des populations. Vous étiez le meilleur obstacle à l’indépendance de ce pays qui y a droit. » Faire le bien, c’était faire le mal. Et voilà l’inversion communiste de la charité.

Le patronage

Le discours de Boudarel pouvait se prolonger par une “veillée”. La plupart des survivants du camp 113 qui évoquent cette veillée paraissent la confondre avec la séance de rééducation politique qui précédait. Toutefois l’un d’eux évoque l’organisation de “jeux”. Notamment par questions-réponses. Des questions qui portaient sur les exploits du socialisme en URSS et sur les prouesses du peuple vietnamien. Le prisonnier qui répondait correctement pouvait gagner une feuille de tabac. Et c’était à quitte ou double. Alors le prisonnier pouvait gagner une carotte, un fruit, un peu de riz supplémentaire (ces récompenses paraissent insignifiantes, mais elles ne l’étaient pas pour des hommes affamés)... Et pour les fêtes du Viêt-minh ou les... défaites de l’armée française, les jeux étaient spécialement primés...

Il est significatif qu’en dehors de Claude Baylé, auteur du seul livre sur le camp 113, aucun autre survivant n’appelle ces veillées par leur nom : Radio Bambou. Aucun sauf Jean Robert, kapo de Boudarel, et encore se contente-t-il de signaler qu’il était « chargé de l’animation du camp appelée Radio Bambou ». On comprend le laconisme de Robert au moment de l’affaire Boudarel : ce n’était plus le moment de se vanter d’avoir été l’adjoint zélé du tortionnaire...

En revanche, Radio Bambou prend une grande place dans le livre de Boudarel. Une place démesurée. La façon dont il comble le silence de ses victimes mérite qu'on s'y arrête, car le cynisme du personnage est ici à son zénith.

« S'il y avait un moment de répit dans la dure vie du camp, écrit-il, c'était sans doute la séance nocturne de "Radio Bambou", une animation des veillées lancées antérieurement à mon arrivée et mise en forme par Jean Robert, son créateur et son animateur. Elle n'avait qu'un objectif : la détente. La formule était celle des jeux radiophoniques de l'époque, alternant chansons, sketches, bonnes blagues, questions-réponses et créations-inventions de quiconque voulait bien présenter sa dernière trouvaille.

« Tenant en main un bambou symbolisant le micro, le "speaker" ouvrait l'émission avec une chanson reprise en chœur sur l'air de *Reine d'un jour*, l'indicatif de l'émission de Jean Nohain. Les meilleures voix du camp y venaient interpréter les grands succès de l'heure, tels *Etoile des neiges* ou *Ma cabane au Canada*, dont le chef de camp Cham et le surveillant Tu raffolaient. Des "radios crochets" permettaient à chacun de venir mesurer ses chances de séduire le public. Les sketches les plus demandés étaient ceux qui brocardaient les travers ou les bêtises des uns et des autres. Parfois un groupe montait une pièce telle que *Le colonel Foster plaidera coupable* de Roger Vaillant, dont le livre avait pu nous parvenir. La *Farce de Maître Pathelin*, en grande partie mimée, connut un franc succès auprès des paysans du voisinage grâce à l'Eurasien qui en était l'interprète. (...)

« L'émission s'achevait sur un air dérivé de celui de *Cadet Rousselle* avec les paroles suivantes : *Réquisitionnez les bateaux, pour embarquer le CEFEO !* »

Bref, c'était une récréation joyeuse et bon enfant, c'était, mais oui, bien sûr, une séance de patronage, comme du temps où Boudarel était à la JEC, comme du temps où il était séminariste... Il est dommage que les survivants soient si peu loquaces sur ces charmantes soirées... Il faut croire que ces chiens du capitalisme, ces valets de l'impérialisme, étaient trop abrutis de fatigue, de maladie, d'humiliation et de désespoir, pour goûter les séances facétieuses du sympathique vicaire du Viêt-minh. Et que cette épreuve supplémentaire était bien trop dérisoire, par rapport aux autres, pour qu'elle occupe un coin de leur mémoire...

Dans son livre, Claude Baylé consacre donc quelques pages à Radio Bambou. Il parle des chants, et des sketches à la façon des chansonniers, attaquant le gouvernement vietnamien légitime, l'armée française, etc. Mais « ce n'est que la mise en train », dit

Baylé, et "l'essentiel" est constitué de critique et d'autocritique, avec à la fin la distribution des récompenses et des blâmes. De deux choses l'une. Ou bien Baylé confond, comme d'autres survivants, "Radio Bambou" et les séances de critique et d'autocritique, ou bien "Radio Bambou" n'était en fait qu'une mise en scène particulière des odieuses séances où les prisonniers devaient se dénoncer entre eux et s'accuser de tous les maux. Et s'il en est ainsi, ce qui paraît bien être le cas, la description qu'en donne Boudarel est encore plus insoutenable.

Après la guerre d'Indochine, Boudarel va rester au Viêt-nam. Il s'installe à Hanoi, rédige des éditoriaux pour la radio en langue française, et réalise des travaux de traduction. Conformément à ce que lui dit alors le camarade André, le responsable du parti communiste français qui lui avait donné sa mission au camp 113, et qui retourne en France : « Ce qu'il faut ici maintenant, lui dit-il, c'est un journaliste. » Et Boudarel, devenu journaliste vietminh sur ordre du parti communiste français, est doté du statut d'expert étranger, ce qui lui permet d'avoir un niveau de vie trois fois plus élevé que celui des Vietnamiens...

En 1963, alors que le régime vietnamien est de plus en plus maoïste, ce qui déplaît à Moscou, donc au PCF, Boudarel est transféré à Prague, et son installation est négociée au plus haut niveau des partis communistes français et tchécoslovaque. Puis, en 1966, il est rapatrié clandestinement en France. Pourquoi en 1966 ? Parce que les communistes viennent de faire voter, discrètement, une amnistie concernant tous les faits commis en Indochine. Une amnistie qui ne concerne en réalité personne, sauf Boudarel et deux autres traîtres, revenus en même temps que Boudarel, et dont on n'entendra plus parler.

Boudarel revient donc en France, et il est pris en charge par le parti communiste, et surtout par le réseau communiste de l'université. Peu après arrive 1968. Ce sont les grandes manifestations contre la guerre du Vietnam. La guerre des Américains, cette fois-ci. Naturellement, Boudarel est là comme un poisson dans l'eau, et il est identifié par le SDECE comme faisant partie de l'appareil de propagande du Nord Vietnam et du FNL.

Naturellement, Boudarel est aussi comme un poisson dans l'eau dans l'université de mai 68 et d'après mai 68, où des professeurs pro-communistes tiennent un certain nombre de leviers de commande, notamment là où il va devenir un spécialiste du Vietnam : Paris VII.

Il faut savoir que dès 1968, alors qu'il n'a encore aucun titre universitaire, Boudarel est l'homme qui, grâce à ses appuis, va rédiger l'article *Giap* de l'*Encyclopædia universalis*. Et c'est lui qui rédigera ensuite les articles *Guérilla*, *Dai Viêt*, et *Pavillons noirs*... Tel est le souci d'objectivité historique de l'*Encyclopædia universalis* : confier à un militant viêtminh les articles sur la guerre d'Indochine... C'est lui aussi qui rédigera l'article *Indochine* de la *Grande Encyclopédie Larousse*, en 1981, et l'article *Viêt-nam* en 1985...

Boudarel et le CCFD

En 1980 et 1981, Boudarel est directeur de la publication du mensuel *Inforasie*, et dans le cadre de l'association du même nom il fait venir à Paris le directeur des Editions en langues étrangères de Hanoi. *Inforasie* est une publication liée au CCFD, le Comité catholique contre la faim et pour le développement. Ces deux années-là, le CCFD donne du reste à *Inforasie*, c'est-à-dire à Boudarel, 50 000 F pour l'achat de livres qui iront garnir des bibliothèques vietnamiennes. En 1981 il réalise le dossier Viêt-nam de la revue du CCFD, *Faim et Développement*. Il écrira un autre article sur le Viêt-nam dans *Faim et Développement* en 1983.

Georges Boudarel est en effet depuis plusieurs années le spécialiste pour le Viêt-nam du CCFD, l'organisme qui avait alors le monopole des offrandes de Carême. Depuis quand l'était-il ? On ne sait pas. Seul lui et les anciens dirigeants de l'officine pourraient le dire. Tout ce que nous avons est la réponse que fit le secrétaire général du CCFD, Bernard Holzer, à Mgr Decourtray, le président de la conférence épiscopale de France, interpellé par le président d'une association d'anciens combattants d'Indochine au moment du développement de "l'affaire Boudarel", dix ans plus tard. Voici cette réponse : « Nous avons effectivement sollicité la collaboration ponctuelle de M. Boudarel, car il nous avait été signalé par diverses sources comme étant l'un des meilleurs spécialistes du Viêt-nam. Aucun des responsables du CCFD ne connaissait les fonctions qu'il avait exercées dans un camp de prisonniers au Viêt-nam jusqu'à ce que nous l'apprenions par la presse. Depuis, nous avons gelé nos relations avec lui en attendant que la justice poursuive son cours. »

Le début des années 80, quand Boudarel collabore ouvertement avec le CCFD, c'est aussi le moment où le scandale du CCFD commence à être mis au grand jour : l'organisme d'Eglise contre la faim et pour le développement, qui a toutes les faveurs de l'épiscopat, mène des actions qui trop souvent n'ont rien à voir avec la lutte contre

la faim ou le soutien au développement, mais ont tout à voir avec l'aide à des mouvements de subversion, voire à des groupes terroristes, et à des gouvernements communistes.

C'est en effet en 1983 que *Le Figaro* publie deux articles, encore timides, mais qui pointent du doigt « les choix contestables du CCFD ». Cela faisait suite au travail opiniâtre mené par Pierre Debray depuis 1979, et dont il publiait les résultats dans sa *Lettre hebdomadaire*. Or la première découverte de Pierre Debray avait été précisément l'aide du CCFD au régime communiste vietnamien, au moment où celui-ci envahissait le Cambodge. Fin 1979, Médecins sans frontières dénonçait le fait que seules des « organisations politisées faisant croire qu'elles sont apolitiques » étaient autorisées par l'occupant vietnamien à aider les Cambodgiens. Médecins sans frontières précisait : « C'est le Comité français d'aide médicale et sanitaire à la population cambodgienne (communiste), qui entraîne dans son sillage, comme faux nez, CIMADE (protestante), CCFD (catholique), et Secours populaire » (communiste)... Et Médecins sans frontières commentait : « Menteurs ou naïfs, ils prétendent que tout va bien, que l'aide arrive partout. » Et le CCFD diffusait une bande dessinée appuyant cette propagande (et faisant en parallèle l'apologie du régime sandiniste au Nicaragua).

Pierre Debray découvrit qu'en 1977 et 1978 le Viêt-nam communiste avait été l'objet de tous les soins du CCFD, notamment pour le financement de wagons de chemin de fer, et pour une opération intitulée "Cent mille livres pour le Viêt-nam" : cent mille exemplaires d'un conte de fée adapté à la propagande communiste par le "poète" vice-ministre des Affaires culturelles du Viêt-nam. En décembre 1977, le secrétaire général du CCFD avait annoncé une aide de 800 000 dollars au Viêt-nam, qui n'apparurent jamais dans les comptes officiels de l'organisme.

Dès 1974, le périodique catholique *L'Homme nouveau* s'était interrogé sur les aides du CCFD au Viêt-nam... En 1981, au moment où Boudarel rédige le dossier Vietnam du périodique du CCFD, le secrétaire général du CCFD Menotti Bottazzi rappelle le rôle « exemplaire » du CCFD pendant la guerre du Viêt-nam. Et il précise : au Sud, le CCFD aidait les prisonniers politiques, et au Nord, il aidait les mutilés de guerre. Les prisonniers politiques du Sud, c'est-à-dire des communistes. Les mutilés du Nord, c'est-à-dire des soldats de l'armée communiste. Mais pas l'inverse. Pierre Debray souligne : « Il ne se préoccupait nullement des prisonniers politiques du Nord : ils n'étaient pas communistes. Ou des mutilés de guerre du Sud, qui ne l'étaient pas non plus. »

On notera que Boudarel ne fait pas la moindre mention du CCFD dans sa volumineuse *Autobiographie*, comme s'il fallait éviter d'attirer l'attention sur cet aspect de son œuvre... En revanche, il parle de son voyage au Viêt-nam... en 1977, et il justifie bien entendu l'invasion du Cambodge.

On voit là que la boucle de la perversion du catholicisme est bouclée. Boudarel avait décidé de perdre la foi dans les années 40, mais quarante ans plus tard, devenu spécialiste communiste du Vietnam communiste après avoir été tortionnaire communiste, le voilà travaillant pour un organisme catholique, parce que cet organisme catholique, qui monopolise la charité des catholiques pendant le carême, est au service du Viêt-nam communiste.

Le renversement

Voilà quelques éléments qui permettent de voir comment Boudarel a été une sorte de représentant typique, ou plutôt paroxystique, de cette génération qui bascula d'un catholicisme émasculé dans le communisme le plus activiste, après la seconde guerre mondiale, quand le communisme, se posant en fer de lance de la Résistance, en vainqueur du nazisme et en libérateur de l'Europe, paraissait en expansion irrésistible, et se présentait comme l'espoir des peuples et des travailleurs, grâce à la propagande massive d'une multitude d'apparatchiks relayée par leurs compagnons de route et d'innombrables idiots utiles.

Ce basculement était d'autant plus facile que le communisme est essentiellement une profanation des valeurs chrétiennes, comme le montre de façon typique le cas Boudarel. Une profanation qui se réalise par un renversement de l'axe vertical de la transcendance sur l'axe horizontal du temps. L'eschatologie chrétienne (le paradis) est remplacée par la perspective de la société sans classes, l'espérance théologique par la promesse du bonheur terrestre, la rédemption par la révolution. Les nouveaux ciels et la nouvelle terre sont à construire ici et maintenant, l'homme nouveau n'est pas celui qui naît de la grâce mais celui que produit la rééducation idéologique, avec l'autocritique pour confession, de cruelles punitions comme pénitence, l'absolution étant délivrée par le parti tout-puissant. La charité et l'amour du prochain sont remplacés par une "solidarité" de classe et une "fraternité entre les peuples" qui impliquent la guerre sociale et la guerre internationale. Le renversement des valeurs est universel : la paix est dans la guerre, l'amour dans la haine, la clémence dans la vengeance, la vérité dans le mensonge.